

Ne crachons pas sur le gâteau !

Pierre Karch

Numéro 70, janvier 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42825ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Karch, P. (1993). Ne crachons pas sur le gâteau ! *Liaison*, (70), 5–5.

Ne crachons pas sur la gâteau !

Opinion
RÉACTION

Ce que la perspective historique, prônée dans l'éditorial du dernier numéro de *Liaison* (novembre 1992), ne montre pas, c'est que CANO, le Théâtre du Nouvel-Ontario, la Nuit sur l'étang et surtout les éditions Prise de parole auxquelles je m'en tiendrai dans mon propos, sont des anomalies.

Les maisons d'édition qui jouent un rôle de premier plan dans le modelage d'une culture se trouvent normalement à portée de la main des détenteurs du pouvoir qui exercent leur influence à partir de la métropole ou de la capitale du pays. C'est donc à Ottawa ou à Toronto que Prise de parole aurait dû naître. Et jamais la capitale ni la métropole ne lui pardonneront ce crime de lèse-majesté. Si au moins ce mouvement – car c'en est un – n'avait pas duré... Si seulement un courant d'air froid avait éteint la flamme... Alors la morale et surtout la structure sociale auraient été sauvées. Et c'est pourquoi, tout en soufflant sur les chandelles d'anniversaire de Prise de parole, de CANO, du Théâtre du Nouvel-Ontario et de la Nuit sur l'étang, on se permet de cracher sur le gâteau.

Ces réalisations appartiennent à l'histoire, mais n'occupent pas la niche que les pouvoirs en place lui réservent dans l'espoir, sans doute, de récupérer à cette heure tardive ce qui leur a échappé dans le temps.

Avec **Refus global** de Paul-Émile Borduas, les Québécois ont senti qu'ils pouvaient – enfin ! – se libérer de l'histoire, de la « tuque et du goupillon ». C'est à partir de cette date, 1948, qu'ils se préparent à entrer dans le grand mouvement mondial de la modernité, celle de Mies van der Rohe (architecture), de Kerouac (roman), de Bukowski et de Purdy (poésie), de Warhol et de Lichtenstein (peinture) qui tournent tous le dos au passé qu'ils rejettent en bloc pour construire un présent sans citation historique, car de l'histoire ils ne veulent rien savoir. Au Québec, le mouvement prend de l'ampleur au cours des années 1960 à un tel point qu'il oblige les autres Canadiens français à se redéfinir par rapport non plus aux Canadiens anglais, mais aux Québécois.

C'est ce que refuseront de faire les auteurs d'Ottawa qui multiplient les ponts au-dessous de

l'Outaouais, ce qui leur donne une culée au Québec et une autre, en Ontario.

Coupés du Québec et rejetés par lui, les auteurs de Sudbury, qui se situent géographiquement aussi loin de la capitale que de la métropole, se regroupent autour du pavillon de la modernité. Cette prise de position, qui coïncide avec leur prise de parole, nous oblige, quand on parle d'eux, de les suivre dans leurs brisées, d'abandonner donc le sentier étroit mais rassurant de notre vision diachronique de l'histoire littéraire pour adopter la vision synchronique de la culture moderne.

C'est alors, mais uniquement à cette condition, qu'on constatera que les auteurs de la première heure de Prise de parole – les Desbiens, les Dickson, les Tremblay, les Dalpé – ne doivent rien à ceux qui, historiquement, les ont précédés, soit les Sulte, les Chapman, les Garneau, les Routier ni même les Trottier, les Beaulieu, les Lafond et les Ménard qu'ils n'avaient pas lus alors, qu'ils n'ont probablement pas lus depuis et qu'ils ne liront vraisemblablement jamais, parce qu'ils leur sont plus étrangers que les penseurs, les écrivains, les compositeurs et les artistes, la plupart américains, dont ils se sont nourris, préférant le pain frais au sec.

Pareille désinvolture envers les anciens a de quoi révolter ceux qui respectent les traditions et qui ont de la culture. Mais que ceux-là se rassurent. Le modernisme a fait son temps. Aujourd'hui le post-modernisme le déloge en l'assumant, lui et toutes les modes, ce qui ne peut que favoriser les auteurs d'Ottawa et de Toronto qui savent tout, qui ont tout vu et qui ont tout retenu. D'ici là, toutefois, Sudbury, qu'on le veuille ou non, que cela nous plaise ou nous irrite, demeure le principal sinon l'unique centre culturel franco-ontarien authentique, avec sa maison d'édition, son théâtre expérimental, sa Nuit sur l'étang, son Centre franco-ontarien de folklore et son enthousiasme, semble-t-il, à toute épreuve.

PIERRE KARCH
Toronto

«Le danger de l'histoire, c'est de faire croire après coup à une causalité linéaire qui n'existe pas».

Henri Laborit, *Éloge de la fuite*



Les Caricatures de Cayouche de Réal Bérard et Bernard Bocquel, 28 x 21,5cm, viii-136p., 1992, ISBN 2-921347-14-8, 24,95\$.

Livre unique en son genre. 260 caricatures d'un monde où le Canayen est toujours à fleur de peau — cinq parties : le menton (Brian Mulroney), la politique; la vie; le monde; Cayouche. Une introduction, une présentation des dessins, et une interview avec le caricaturiste. Le tout bouillonne de vie et d'humour.

Accostages, récits et nouvelles, avec une introduction d'Ingrid Joubert, et les textes de René Ammann, Pauline Johnson-Tanguay, Monique R. Jeannotte, François-Xavier Eygun, René La Fleur, 21,5 x 28cm., xxx-162 p., 1992, ISBN 2-921347-11-3, 19,95 \$. Les illustrations de Réal Bérard.

Les personnages de ces textes, souvent des marginaux, échouent sur des rivages étranges et imprévus qui se révèlent soit pays natal, soit enfer. Les dessins de Bérard captent bien la vie de ces personnes en quête d'accostages réels ou imaginaires.



Les Éditions du Blé
C.P. 31, Saint-Boniface (Manitoba)
R2H 3B4

Diffusion Raffin